

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation – De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, 290 p.

Jean-Claude Gagnon

Volume 16, Number 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500601ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500601ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, J.-C. (1983). Review of [Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation – De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, 290 p.] *Études littéraires*, 16(1), 169–171. <https://doi.org/10.7202/500601ar>

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation — De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, 290p.

Le mot *problème* par lequel s'ouvre l'avant-propos de cet ouvrage y revient si souvent qu'il n'est pas nécessaire d'en avoir dénombré les occurrences pour préciser au départ que l'ouvrage entier fait le point sur les problèmes actuels de la recherche en linguistique de l'énonciation, particulièrement en rapport avec le développement plus récent de la pragmatique linguistique. Il ne s'agit donc pas, dans l'ensemble et à proprement parler, de nouvelles hypothèses de recherche ou de propositions inédites, bien que le cœur de l'ouvrage présente une étude minutieuse et souvent originale de *quelques-uns des lieux d'inscription de la subjectivité dans le langage* (Chap. 2 : Les *déictiques* et les *subjectivèmes* « *affectif* » et « *évaluatif* »). On devrait plutôt parler de synthèse ou de bilan, d'une mise à jour où sont départagés les acquis les plus solides et les orientations de recherche dont il reste à vérifier la pertinence et le rendement.

En linguistique, on le sait, les questions de méthode n'ont pour ainsi dire jamais cessé de poser un problème spécifique de métalangage. Les dictionnaires, bien que fort utiles et à moins d'être spécialisés, ne suffisent guère à la tâche, particulièrement délicate, de distinguer les divers emplois que l'on rencontre des mêmes termes. L'ouvrage de C. Kerbrat-Orecchioni vient ainsi combler une lacune en liant constamment la clarification de la terminologie à l'identification rigoureuse de la problématique utilisée en linguistique de l'énonciation. Un passage de son dernier chapitre en dit long sur ce point :

Tout est donc dans la *visée descriptive* choisie : faire œuvre de linguiste, c'est mettre les considérations extralinguistiques au service de la description des objets verbaux, et non l'inverse ; pratiquer la linguistique de l'énonciation, c'est décrire le fonctionnement des énoncés à la lumière de certains facteurs énonciatifs, et non décrire la situation et les actants de l'énonciation à la lumière de l'énoncé (p. 221).

Tentative d'invalidation de la psycholinguistique, de la sociolinguistique voire même de la pragmatique ? Certes pas, car *on peut reculer plus ou moins loin les frontières du linguistique, et accepter à des degrés divers la psycho-sociologisation de son discours pragmatique* (p. 219). Mais devant la complexité de cet objet d'étude qu'est le langage, la plus

grande rigueur s'impose dans la détermination de ces degrés et surtout dans le choix de son point de vue.

La *visée descriptive* identifiée et décrite ici, avec aisance et rigueur à la fois, c'est celle de *l'immanentisme ouvert* (p. 220). La proposition d'une telle étiquette n'arrive cependant qu'à la fin de l'ouvrage et n'a pas de véritable portée polémique. Ce qui retient surtout l'attention, c'est en premier lieu une reformulation du schéma de Jakobson (p. 19) qui sert de point de départ à la clarification de la problématique de l'énonciation. Les « aménagements » proposés tentent de corriger « l'idéalisation théorique » de la communication en retenant la perspective de l'interaction verbale d'un Watzlawick. La notion de CODE est ainsi remplacée par les concepts plus dynamiques d'ENCODAGE et de DÉCODAGE, ce qui oriente le travail du linguiste vers la description de *modèles de production et d'interprétation* (p. 18).

Voilà donc un mot clef de la linguistique actuelle. Tout comme A. BERRENDONNER (Cf. « Les modèles linguistiques et la communication », *Les voies du langage*, Dunod, 1982, pp. 15-109), C. Kerbrat-Orecchioni ne l'emploie cependant qu'avec circonspection puisqu'il s'agit ici de « modèle futur », à construire. C'est que les faits pertinents dans les modèles de compétence linguistique ne sont pas également récupérables dans les modèles de production et d'interprétation où *l'ordre des règles joue un rôle primordial puisqu'il s'agit de décrire des processus génétiques effectifs* (p. 18). Bien qu'elles soient convoquées parmi les facteurs, complexes et hétérogènes, qui constituent les instances émettrice et réceptrice, les compétences idéologique et culturelle, de même que les déterminations « psy », ne pourront donc être prises en considération de la même façon que les conditions concrètes de la communication et les contraintes de l'univers du discours. C'est pourquoi la problématique de l'énonciation retenue ici, *faute de pouvoir étudier directement l'acte de production, (cherchera) à identifier et décrire les traces de l'acte dans le produit* (p. 30).

La problématique des traces n'est pas neuve et plusieurs courants de recherche s'efforcent de la dépasser. Mais à quel prix ? Et surtout comment ? Consciente des restrictions qu'impose au linguiste l'impératif de la rigueur méthodologique, C. Kerbrat-Orecchioni les accepte principalement pour en « prendre la mesure » (p. 147), ce qui constitue sans aucun doute l'intérêt majeur de son ouvrage. C'est pourquoi la partie centrale présente une illustration critique du fonctionnement de la (sa) méthode, laquelle est suivie d'une *évaluation de l'approche descriptive* (Chap. 3).

Dans cet ensemble fort bien construit, où la minutie de l'analyse (sur les déictiques et les subjectivèmes) rivalise avec l'à-propos de la réflexion méthodologique, se glissent enfin quelques observations sur l'analyse du texte littéraire. On aura compris que l'immanentisme ouvert s'apparente à la démarche poétique qui refuse une approche *transitive* de l'objet verbal ou du texte.

Non que cette démarche « transitive » soit légitime : on a parfaitement le droit d'utiliser un message comme document, et de le

faire servir à d'autres fins que sa propre description ; on a le droit de le traverser pour appréhender une réalité d'un autre ordre (historique, sociologique, psychologique) ; simplement, dès lors qu'on ne se focalise plus sur l'énoncé en tant que tel, on change de champ problématique et on cesse de faire de la linguistique (pour faire de l'histoire, de la sociologie ou de la psychologie) — (p. 221).

Conception trop restrictive de la linguistique et de ses applications possibles à l'analyse textuelle ? Peut-être. Reste qu'en attendant la construction du modèle qui convienne à la linguistique du discours ou de la communication « entendue à la fois comme *activité* et comme *totalité de l'événement langagier* » (BERRENDONNER, p. 109), l'ouvrage de C. Kerbrat-Orecchioni, aux yeux d'un « usager » tout au moins, présente le considérable avantage de favoriser une meilleure utilisation des concepts et de la problématique auxquels on peut recourir en linguistique de l'énonciation.

Jean-Claude GAGNON
Université Laval

□ □ □

J. CALLOUD et F. GENUYT, *La première épître de Pierre. Analyse sémiotique*, Les éditions du Cerf, 1982, 215p.

« Pour la première fois, la méthode sémiotique est appliquée à l'ensemble d'un texte du *Nouveau Testament* », peut-on lire à l'endos de la couverture de l'ouvrage de J. Calloud et F. Genuyt.

Voilà peut-être un corpus qui risque de ne pas atteindre les littéraires intéressés à la sémiotique et pourtant, les auteurs font partie de ce même « Groupe d'Entrevernes » qui a publié il y a quelques années un ouvrage bien connu en littérature : *Analyse sémiotique des textes* (Presses universitaires de Lyon, 1979, rédigé par J.-C. Giroud et L. Panier).

Pour le bénéfice des lecteurs qui ne seraient d'aucune façon familiers avec l'approche sémiotique, les auteurs proposent une introduction méthodologique (pp. 9-29), la plus économique possible, mode d'entrée à la fois synthétique et clair dans le champ de la théorie greimassienne. Le lecteur insatisfait est prié de se reporter à l'*Analyse sémiotique des textes* par rapport à laquelle l'introduction de J. Calloud et F. Genuyt innove sur au moins deux points qui la rapprocheraient des positions du *Dictionnaire*¹ auquel le lecteur est également prié de se reporter dès l'introduction. Ces deux points seraient : 1. la distinction entre le « figuratif » et le « thématique » (p. 20) qui a fait l'objet, par ailleurs, de récentes précisions ou mises au point² et qu'il faut peut-être voir par rapport aux nouvelles désignations des « anciennes » isotopies *sémiologiques* et *sémantiques* (*Dictionnaire*, p. 198). 2. la délimitation du champ de l'énonciation de telle façon qu'il ne soit pas nécessaire pour l'explorer d'excéder les limites du texte : « Il y a [...] une façon proprement sémiotique de traiter de l'énonciation, c'est de la considérer comme une